

Prélude

« Rien d'aussi souple, rien d'aussi flexible, rien d'aussi ductile en tous le sens que le langage. » Avec cette étonnante affirmation de Crassus¹, l'*ars oratoria* se révèle à nous de façon magistrale.

La célébration du caractère prodigieusement (diaboliquement ?) malléable du langage, en des phrases elles-mêmes souples et balancées, est en effet exemplaire. D'abord, ne vaut-elle pas comme reconnaissance de la condition même de possibilité de la rhétorique ?

« Langues et cultures de l'Antiquité »

L'Inspection générale des Lettres tient que le cours de « culture antique » ne saurait être séparé des divers cours de langues anciennes. Ainsi, le « titulaire » du cours de culture doit-il travailler en synergie forte avec ses collègues assurant les cours de langues, afin que des uns aux autres les connaissances, donc les mots circulent dans l'esprit d'élèves exposés par ailleurs à l'addition des disciplines.

Dès l'initiation aux rudiments, il est donc très souhaitable, et plus économique aussi, que les humbles paradigmes des déclinaisons, des conjugaisons, les exemples types en syntaxe soient choisis eux-mêmes dans le champ du « thème » au programme. Comme nous l'avons fait dans les tout récents programmes de « langues et cultures de l'Antiquité » pour le collège², on pourrait construire une galerie de mots-notions latins et grecs, qui formeraient comme un viatique pour ces jeunes gens.

Car la finalité d'un cours obligatoire pour tous de grec ou de latin est bien de permettre à chacun, quelle que soit un jour sa spécialité universitaire et de chercheur, et plus largement son métier dans la société, de se reporter à l'original, une notion grecque ou latine qui reste une source vive pour l'économie, la politique, la religion, la philosophie, la littérature, un texte que la lecture d'une traduction ne peut tout à fait rejoindre.

« L'art de parler » se décline autour de quelques mots.

« Art de parler » ? De la Grèce à Rome, on va plutôt de la *technè* à l'*orator*. À Rome, avec Cicéron surtout, puis de façon plus complexe avec Quintilien, compte

¹ *De Oratore*, III, 176.

² B.O. 31, 27 août 2009.

beaucoup moins l'*oratio* que l'*orator*. C'est qu'il n'y a pas d'art de parler indépendant des institutions mêmes, de l'organisation de la vie publique, des tribunaux, des vicissitudes de l'histoire : ainsi en Grèce la notion logographe, à Rome fondamentale, celle de *patronus*. Cicéron construit dans le *De Oratore* et aussi dans le *Brutus*, passionnante prosopographie, une véritable anthropologie de l'*orator*. Tacite écrit un *Dialogus de Oratoribus*. C'est une différence considérable : Cicéron a écrit les *Topica*, les *Partitiones oratoriae*, et même le *De Inventione*, qui sont des *artes*, des traités portant sur des aspects de la fabrication du discours ; mais il est d'abord l'auteur inspiré du *De Oratore* et de l'*Orator*, qui regardent de très haut les écoles de rhéteurs et les traités. Car il compose surtout des dialogues, à la façon de Platon, et cela change tout : dialogues de l'idéal et de la pratique, de l'*otium* et de l'urgence, des philosophes et des rhéteurs, de la raison et des passions.

« La rhétorique latine, en tout cas, soutenait depuis l'origine, qu'en apprenant à parler, on apprenait tout »³. À diverses périodes des histoires nationales, cette conviction anime les souverains, les cours et les érudits ayant le souci de la chose publique, les hommes de théâtre et les philosophes, les compositeurs d'opéra et les moralistes, les prédicateurs et les arbitres des élégances mondaines cherchent à convaincre, à donner le maximum d'efficacité à leur parole en situation, et d'abord à confirmer la langue vernaculaire. Il n'est que d'ouvrir l'*Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)* dirigée par Marc Fumaroli. : l'*Institutio oratoria* est transposée en *Ratio studiorum*, « organisation raisonnée des études » des Jésuites, dont les professeurs d'hypokhâgne et de khâgne sont les successeurs directs... C'est vers la rhétorique ancienne que l'on se tourne, et, la rhétorique ancienne jusque bien avant dans le XVIII^e siècle, c'est Rome : « Pour opérer des choix en matière d'éloquence, il n'existait pas, dans la pratique, de clé qui ne fût latine »⁴.

Pour m'en tenir donc à l'aboutissement, le domaine latin⁵, riche de la méditation cicéronienne et celle de Quintilien sur les Grecs, je proposerais en priorité quelques mots, à commencer par *actio*, décisif pour une connaissance en vérité de « l'art de la parole » :

³Roger Zuber, « L'Europe classique », *Les émerveillements de la raison*, Klincksieck, 1997, p. 203.

⁴Roger Zuber, « La Grèce au miroir », *ibid.*, p. 207.

⁵Sur lequel je reviens dans un essai-anthologie à paraître chez Gallimard.

- ***copia***, qui n'est pas l'« abondance », même si l'on ne doit pas exclure cette traduction selon les contextes, mais dont l'étymologie doit être rappelée pour que la notion s'éclaire, comme a commencé par le faire Francis Goyet dans ce splendide livre *Le sublime du lieu commun*, Champion, 1996, qui n'hésite pas à traduire par « puissance » (l'index copieux est une mine).
- ***decorum***, dont un beau passage de l'*Orator* montre l'origine philosophique, en redonnant à ce mot, et à un mot très proche, *conuenientia*, leur rôle cardinal; héritée de la philosophie stoïcienne, elle reçoit chez Cicéron une ampleur considérable, elle est la notion cardinale (*cardo* : le gond), le suprême régulateur de toutes les opérations qui créent le discours. Qu'est-ce que la « convenance », littéralement ? Un « carrefour », où viennent « converger » toute sorte de facteurs, spatiaux, institutionnels, politiques, religieux, etc. La rhétorique apprend à réguler harmonieusement la circulation aux carrefours : elle est un art aux multiples facettes de la mise en espace.
- ***locus***, dont la diversité des acceptions comme celle de *topos* dans la Rhétorique d'Aristote, que l'on peut considérer comme une vaste combinatoire de divers systèmes de lieux, doit être explorée. Elle touche en effet à la dialectique (voir les *Topiques* du même), à la philosophie, comme Cicéron le montre plusieurs fois ; et ces mots sont des viatiques pour toute sorte d'étude. Et le merveilleux de la topique, c'est son ambition de quadriller tout le réel, chaque réalité étant convertie en une réserve potentielle de mots et d'arguments, mais aussi tout l'imaginaire, comme on le voit en particulier avec les textes qui nous sont restés comme canevas de *declamationes* (autre mot à explorer) ;
- ***ornatus***, que la paresse et la ringardise continuent à traduire par le désastreux « ornement », qui traîne avec lui les « fleurs de rhétorique », et qui n'a pas peu contribué à discréditer la rhétorique telle que Cicéron l'a pensée, alors qu'*ornatus* désigne l'éclat de la parole, nécessaire de toute façon à la vérité pour illuminer.

Il y aurait aussi l'*energeia* et l'*enargeia*, le *topos* et l'*hypokritès* grecs, la différence entre *ars* et *technè*, la *declamatio* et le *numerus*.

Actio

« L'éloquence du corps, et elle seule, est souveraine dans l'éloquence. »⁶

On a bien lu « elle seule ». « Souveraine », en quoi donc l'*actio*, « l'éloquence du corps » peut-elle revendiquer ce titre ? Par l'influence des moyens physiques sur l'auditoire, décisive en dernier ressort, triste privilège aux yeux d'Aristote ? *Actio* : le pouvoir, littéralement, de « pousser » l'auditoire ; le corps de l'orateur et sa parole soigneusement réglés ensemble ont la capacité et l'énergie de « pousser devant », comme le berger son troupeau, ou le général ses troupes. Cette conception a prévalu dans l'appellation **acteur** donnée au personnage par le théâtre de la Renaissance et le théâtre classique : « Ce n'est pas la partition écrite, le rôle proprement dit, qui caractérise le personnage aux yeux d'un Corneille, mais ce rôle en tant qu'il est chargé d'énergie potentielle, et offerte à l'*actio* oratoire de comédiens formés à la discipline rhétorique »⁷.

Souveraine, l'*actio* car elle « pousse » elle-même jusqu'au bout la force de l'*actio* entendue cette fois comme procédure judiciaire.

La traduction « éloquence du corps » dit l'accomplissement par le « langage » du corps de tout le travail « du dedans », pour reprendre une image de Quintilien (invention, construction, argumentation, expression). Mais ce qui rend possible sa souveraineté, c'est la notion de « convenance ». L'*actio* insuffle vie à toute la construction argumentative et verbale, sur elle repose l'accomplissement ultime de toutes les composantes : elle est par excellence « carrefour », distribuant, régulant et faisant circuler le mouvement pour créer l'adhésion profonde.

En affirmant que « l'action oratoire », pour reprendre une traduction ringarde, est « souveraine », Rome affirme donc que l'éloquence est l'action par excellence. D'une part, elle est toujours action politique, même dans les causes judiciaires, peu ou prou ; elle l'est encore dans les discours dits **d'apparat**, relevant d'un genre classé comme non politique, mais dont les productions « appareillent » leurs auditeurs, si l'on ose dire, les équipant d'exemples, d'« icônes », comme l'on dit, pour leur vie dans la cité.

⁶ *De Oratore*, III, 213.

⁷ Marc Fumaroli, *Héros et orateurs*, Droz, 1996, p. 293.

Éloquent jusqu'au bout des ongles

De ce que nous appelons **rhétorique** le corps de l'orateur a été, depuis si longtemps, expulsé ! Et si nous ne mesurons plus la place centrale faite par Rome au corps éloquent, c'est la conséquence cohérente d'un autre oubli. On commence par oublier, en effet, que la rhétorique met le discours en relation avec l'espace où intervient l'orateur, un lieu, mais lui-même considéré tel jour et non pas intemporellement, un auditoire, mais ce jour-là, dans ce lieu-là ; puis on oublie le corps lui-même. C'est une des raisons pour Cicéron, puis Quintilien de leur refus d'être des « Grecs », ou même chez Cicéron *Graeculi*, « petits Grecs ». Être « Grec », c'est oublier en effet que l'école de rhétorique n'est qu'un lieu clos, qui ne s'ouvre pas sur l'espace bruyant, guerrier et poussiéreux du Forum.

Mais c'est trop peu de dire que l'orateur est un corps ! Il y faut une morphologie, adapté à un type de terrain, le forum : dans ses trop méconnus *Dialogues sur l'éloquence*, Fénelon rappelle que « l'action des Grecs et des Romains était bien plus violente que la nôtre » (II). L'autobiographie de Cicéron apprenti orateur, à la fin du *Brutus*, nous le rappelle. Et, pour citer un philosophe qui a beaucoup médité sur le corps, « Il faut à la doctrine ou à l'idée ou au dogme "le passage obligé par la corporéité" : ne comptons pas pour rien le souffle, l'accent de la prononciation, la manducation, la réverbération somatique. [...] Ainsi Bossuet ne s'élève au pathétique de la chaire que dans la cathédrale du fait de son acoustique idéale [...] L'enceinte qui renvoie "la parole" nous semble tenir le même rôle que "le miroir" qui nous donne "notre image" (le soi) dont on sait l'importance »⁸.

Une anthologie de textes latins qui a été durant des décennies, et qui reste la Bible des latinistes dans les khâgnes, présente la fleur des discours les plus enflammés de Cicéron, les plus beaux morceaux que Tite-Live met dans la bouche des tribuns et des généraux, elle ne donne pas pour autant la moindre place aux réflexions abondantes de Cicéron et Quintilien sur l'éloquence du corps... Pas plus qu'en 1675 le P. Lamy dans sa *Rhétorique ou l'art de parler*... L'orateur y est sans voix ! Or *orare* n'est pas tout simplement parler, mais agir sur une foule par sa bouche. Et deux siècles après le P. Lamy, la « nouvelle rhétorique » de Chaïm Perelman ne donne pas davantage la moindre place au corps de l'orateur : aucune « entrée » pour lui dans l'index copieux, confirmant qu'il s'agit d'une

⁸François Dagognet, « Incorporer », *Cahiers de médiologie*, 6, Gallimard, 1998, p. 178-179.

« nouvelle dialectique et topique » plutôt que d'une « nouvelle rhétorique ». Mais en 1970 la rhétorique que les Latins avaient constituée en un **corps** puissant achève d'être dépecée : c'est l'époque de la « rhétorique restreinte », pour faire allusion à un article célèbre de *Figures II*. Ainsi de génération en génération l'initiation à l'éloquence s'est-elle faite dans l'ignorance, ou plutôt le mépris du corps éloquent. Contre tout l'effort de Rome mobilisant **tout l'homme, et tout le corps**, lui donnant une place non plus périphérique, comme le fait Aristote, mais centrale, jusqu'à confondre en un même mot, *actio*, le discours (judiciaire notamment) et la performance qui engage tout l'orateur.

Au moment d'entamer la longue section réservée à l'action oratoire, Quintilien s'écrie : « C'est là quelque chose qui est doté d'un pouvoir, d'une efficacité vraiment merveilleux. Car l'important, c'est moins la qualité de ce que l'esprit a composé au dedans de nous, que la façon dont nous le faisons sortir de nous-mêmes. »⁹. Et à propos de la voix : « La force de persuasion vient de la fermeté que nous apportons, et quelquefois elle est plus décisive que les preuves elles-mêmes » (154). Et Cicéron : « Des hommes qui ne savaient pas parler ont souvent, grâce au caractère approprié de leur action, cueilli les fruits de l'éloquence, tandis que des gens qui savaient parler, par l'aspect informe de leur action, ont laissé croire qu'eux ne savaient pas parler. Ce n'est donc pas sans raison que Démosthène donnait la première, la deuxième, la troisième place à l'action ; si en effet l'éloquence n'est rien sans elle, et si elle est si puissante sans l'éloquence, alors son pouvoir dans l'art oratoire est considérable. »¹⁰

Une succession de gros plans sur les mains, les doigts, les phalanges, Quintilien livre comme une feuille de croquis, une série d'« études ». La rhétorique atteint un sommet dans le livre XI de son traité : la place et le pli de chaque doigt est l'objet de la même minutie que la place de chaque type d'arguments.

« Ah, les mains ! Sans elles, l'éloquence du corps serait mutilée, sans force, et l'on peut à peine dire combien de mouvements elles ont à leur disposition, du moment que leur quantité atteint presque celle des mots ! Car les autres parties du corps, elles, aident l'orateur ; mais les mains, je dirais presque qu'elles parlent à elles seules. [...] Il y a un geste tout à fait commun, c'est d'appuyer le *medius* contre le pouce, et de déplier les autres doigts : c'est un geste commode dans les

⁹ *ibid.*, XI, 3, 2.

¹⁰ *Orator*, 56.

exordes, la main est tendue en avant avec des mouvements modérés à droite et à gauche, la tête, en même temps, les épaules suivent discrètement la main qui tend d'un côté et de l'autre. Quand on passe à la narration des faits, il devient geste de certitude, mais alors il est légèrement porté plus en avant ; et quand vient le moment d'adresser des reproches à l'adversaire, de le réfuter, il se fait vif, pressant : ce sont des phases, en effet, où l'on se donne plus de liberté et plus d'ampleur. [...] Mais lorsque les trois derniers doigts sont contractés et pressés contre le pouce, alors on déploie ce doigt dont, au dire de Cicéron, Crassus se servait si bien, doigt adapté aux reproches, aux indications, et c'est de là qu'il tire sa dénomination. La main levée et tournée vers l'épaule, lui-même un peu penché, il affirme ; tourné vers le sol, et comme penché à terre, il insiste ; parfois, il indique un nombre déterminé. C'est ce doigt encore, quand on en saisit la dernière phalange avec les deux doigts qui l'entourent, les deux autres restant légèrement repliés, le petit doigt un petit peu moins, qui est adapté à la discussion. Mais l'argumentation paraît bien tirer un surcroît de vivacité quand le pouce et le médius prennent l'index par la phalange du milieu, le reste des doigts d'autant plus repliés que les autres ont une position inclinée. Quand on admire, il y a un geste adapté, la main légèrement tournée vers le ciel, et refermée, doigt après doigt, à partir de l'auriculaire, et, par un mouvement inverse, on l'ouvre et en même temps on la dirige en sens contraire. [...] Il y a un geste où l'on plie les trois derniers doigts, et les Grecs d'aujourd'hui s'en servent beaucoup, et même des deux mains, chaque fois qu'ils donnent une rotondité parfaite à leurs enthymèmes, partie par partie, si j'ose dire. »¹¹

C'est tout le corps qui est mobilisé, au sens le plus militaire du mot. Quintilien fait des recommandations aux sourcils, qui ne sont que les auxiliaires des yeux, et aux narines : « Le défaut dans les sourcils, c'est l'immobilité totale, ou l'excès de mobilité, ou encore, comme sur le masque comique, la discordance et la dissymétrie, ou la forme qu'ils prennent en contradiction avec les paroles. [...] Quant aux narines, les « froncer », comme dit Horace, les enfler, les remuer, les tripoter avec le doigt, en chasser brusquement l'air, les écarter et les retrousser avec la paume de la main, autant d'inconvenances » (3, 79-81).

¹¹Quintilien, *Une éducation d'orateur*, XI, 3, 85, 92-95, 100-102.

De la sève et du muscle

La célébration par Crassus du caractère prodigieusement malléable du langage, en des phrases elles-mêmes si souples, si balancées, est exemplaire, à deux titres.

Elle vaut d'abord, mais sans que ce soit dit, comme reconnaissance de la condition de possibilité de la rhétorique. Ensuite, se réfléchir dans la métaphore rien que d'habituel chez Cicéron, mais on l'a depuis bien longtemps oublié. « La rhétorique apparaît tout autant comme une réflexion ouverte et critique sur la parole orale et écrite que comme un ensemble de règles formelles visant à la seule efficacité persuasive »¹². Oui, mais cette réflexion sur les pouvoirs et l'efficacité de la parole publique, pour rendre compte de ses procédés comme de son énergie, va de métaphore en métaphore : les traductions les ont souvent écrasées (et les commentaires négligés) ! Cela a grandement contribué à donner de la rhétorique une image fautive, ensemble de procédés, comme on dit dans les classes secondaires, alors que Cicéron, puis Quintilien rebondissent d'une métaphore à l'autre. Parmi elles, celles de la germination, de la croissance végétale, de la poussée vitale, des forces naturelles et organiques triomphent. Les propos de Quintilien et de Cicéron sont remplis d'arbres, de champs de vigne et d'olivier, d'eaux qui dévalent et d'athlètes qui bandent leurs muscles.

On ne peut comprendre et apprécier Quintilien sans se brancher sur son vitalisme frémissant, comme dans ce mouvement ininterrompu qui mène du laboureur à l'éléphant et de l'éléphant à l'athlète, à, propos de... la nécessité de rédiger souvent pour s'entraîner à l'improvisation en général et à l'aisance orale en particulier : « Il faut donc rédiger avec le plus grand soin et avec la plus grande fréquence possible. Prenons une comparaison : en labourant la terre en profondeur, on la rend plus féconde pour la génération et l'alimentation des semences, eh bien, si l'on ne cherche pas le progrès à la superficie, il répand les fruits des études plus généreusement, et il les préserve plus sûrement. [...] C'est là que sont les racines, là les fondations, c'est là que sont les richesses, enfermées, pour ainsi dire dans un trésor particulièrement sacré, d'où on puisse les tirer aussi bien quand l'occasion l'exige. Constituons-nous, avant tout, des forces à la mesure des luttes du forum, et capables de ne pas s'épuiser avec l'usage ! Non, la nature elle-même n'a pas voulu

¹² Alain Michel, « Éloquence et rhétorique à Rome à l'époque classique », *Actes du XI^e Congrès Budé*, Les Belles-Lettres, Paris, 1985, t. I, p. 63.

que tout ce qui est grand se réalise d'un coup, mais elle a opposé à tout ce qu'il y a de plus beau la difficulté comme un préalable ; c'est bien elle qui a fixé comme loi de la génération que les animaux les plus imposants restent le plus longtemps dans les entrailles maternelles. »¹³

L'éducation oratoire est, selon le mot de Marc Fumaroli dans sa *Leçon* inaugurale au Collège de France, qui exalte l'*Institutio oratoria*, « toute une géorgique de la parole dont il ne nous reste que le mot exsangue de "culture". [...] Les *auctores* sont chargés de cette parole à l'état séminal. [...] La fin poursuivie n'est pas tant l'acquisition d'un savoir, une *épistémé*, que l'éveil et l'appropriation d'une puissance d'être et d'agir : la parole ».

D'emblée, quand il discerne chez l'enfant les aptitudes à la vie d'orateur, car **être orateur c'est un mode d'existence**, Quintilien file la métaphore de la fécondité ; elle va féconder son livre lui-même. « S'il y a une chose que j'atteste plus qu'une autre, c'est que préceptes et traités ne valent rien, sans le secours de la nature. Et donc, à qui manque de dispositions naturelles, ce livre n'est pas destiné, pas plus qu'un traité d'agriculture à des terres stériles. Il y a d'autres adjuvants naturels pour chacun, la voix, des poumons à toute épreuve, la santé, l'endurance, la prestance ». Tel est le dernier mot de la préface générale. (27).

Ainsi par exemple de l'*ornatus* : « Il faut que l'éclat du discours, c'est l'objet de ce chapitre, ait, je le redis, quelque chose de viril, de robuste, de pur, il ne doit rien devoir à des frivolités de femmes, rien au teint mensonger d'un maquillage ; son éclat, qu'il le doive au sang et à la vigueur ! [...] Quoi, j'irais estimer un sol mieux soigné parce qu'on m'y aura montré des lis et des violettes et des anémones qui poussent facilement, plutôt qu'une terre regorgeant de moissons ou portant des vignes chargées de grappes ? J'irais donner la préférence avant tout au platane stérile, aux myrtes taillés plutôt qu'à l'orme marié à la vigne et aux oliviers féconds ? Que les riches possèdent ces merveilles, c'est leur affaire : que deviendraient-ils s'ils n'avaient rien d'autre ? Mais alors, doit-on refuser tout aspect esthétique aux arbres fruitiers ? Qui le leur refuse ? Mes arbres, je les disposerai en rangs, et à intervalles réguliers. Quoi de plus flatteur pour la vue que la disposition en quinconce ? De quelque angle qu'on la regarde, elle est faite de droites. Mais d'abord cette disposition a aussi un avantage, c'est de pomper dans

¹³X, 3, 2-4.

d'égales proportions le suc de la terre. »¹⁴

Partie de l'*elocutio*, la métaphore des oliviers gagne l'*inventio*, puis la *dispositio*, puis c'est l'ensemble du discours : « La cime de mes oliviers fuit-elle vers le haut, je la réduirai avec une serpe ; ils se développeront selon une forme plus régulière en bulbeaux, et, du même coup, ils porteront plus de fruits sur leurs branches. Un cheval aux flancs sveltes satisfait plus à l'esthétique, il satisfait également à la rapidité. Il est beau, je l'admets, l'athlète dont l'entraînement fait saillir les muscles, il est aussi plus propre au combat. Jamais la vraie beauté ne se sépare de l'utilité » (10). Ou encore, à propos du travail de correction des pages déjà rédigées : « Resserrer ce qui est gonflé, redresser ce qui tombe à terre, contenir ce qui pousse en tout sens, disposer ce qui est désordonné, embrasser dans un rythme ce qui y échappe, discipliner ce qui jaillit de côté et d'autre » (X, 4, 1).

Pour affronter l'art oratoire, « entreprise si difficile et d'une telle étendue », que veut-on ? « Prendre les armes pour l'escrime ou pour le combat ? Autres les exigences du combat sur le champ de bataille, autres l'escrime au Champ de Mars. J'ajoute que l'escrime par elle-même est un art qui rend quelque service au gladiateur comme au soldat, mais c'est l'ardeur, le sang-froid, c'est la pénétration d'un esprit habile à se retourner qui font les guerriers invincibles.

Ainsi donc, que j'aie un orateur à former, et, si je le peux, je verrai au préalable de quoi il est capable. Qu'il ait une teinture de lettres, qu'il ait lu, écouté, qu'il connaisse les préceptes de l'école. Je le mettrai à l'épreuve pour voir ce qui est à sa hauteur, ses possibilités vocales, physiques, respiratoires, son articulation. [...] Celui qui a des possibilités excellentes, je vois en lui la filiation de quelque dieu. »¹⁵

Pourquoi le recours de Cicéron et Quintilien au langage imagé ? Aristote n'avait-il pas formalisé la rhétorique ? À le mettre en regard avec Cicéron, en effet, avant même toute comparaison touchant le nombre, la définition, le classement des catégories, ce qui frappe d'emblée est la différence entre deux types de langage pour rendre compte de la parole publique. De façon générale, Cicéron, qui écrit des dialogues sur l'homme éloquent, substitue les images à la terminologie technique des Grecs. Quintilien lui-même, auteur pourtant d'une somme, est lui aussi en retrait par rapport à la technicité des traités grecs : il n'est que de comparer l'*Institutio oratoria* avec le manuel *Progymnasmata* (*Exercices préparatoires*)

¹⁴VIII, 3, 6 et 8-9.

¹⁵*De Oratore*, II, 84-86.

du rhéteur Aelius Théon : la visée très didactique de Quintilien n'explique pas ce surgissement de métaphores filées.

Il est à noter cependant que Cicéron et Quintilien n'ont pas pris comme objet de réflexion le recours systématique au langage métaphorique qui anime les dialogues de l'un et le traité de l'autre. À quoi répond un amateur de rhétorique grecque et romaine¹⁶ : « Toute considération qui porte sur le langage est faite de lui. Cette imposture ne peut être réduite. Elle est remarquable et elle est illimitée. Celui qui cherche à se dégager des formes de sa langue et de sa conscience s'aide d'elles et s'attache plus étroitement à leurs sorcelleries à l'instant même où il a le sentiment qu'il s'en déprend pour les décrire. Il n'y a pas de métalangage parce que le langage possède par lui-même cette propriété de convertir en lui-même tout ce qu'il approche. Quand il enjambrerait son ombre, son corps en l'enjambant projetterait encore une ombre de son corps. »¹⁷

Patrice Soler, Inspecteur général des Lettres

¹⁶Voir par exemple les pages justes de *Rhétorique spéculative*, Calmann-Lévy, 1995, sur le tonos et l'energeia.

¹⁷Pascal Quignard, « Langue », *Petits Traités*, I, Gallimard, « Folio », 1997, pp. 463-464.